

**Un ancien écolier du Lycée François 1<sup>er</sup> se souvient ...**  
**par Alain Deveaux**



**PRÉCISIONS DU RÉDACTEUR**

Les lignes qui suivent ont pour objet de retracer quelques-uns de mes souvenirs scolaires. Je me suis efforcé de les grouper chronologiquement ou par sujet, en évitant de me répéter dans la mesure du possible, et d'agrémenter le texte de quelques photographies. J'espère que vous éprouverez autant de plaisir à lire ces lignes que j'en ai eu à les écrire.

Dans ma rédaction, je me suis efforcé de décrire ce que ma mémoire me permettait de me souvenir, les faits tels qu'ils se sont présentés à moi et tels que je les ai alors ressentis. Je n'ai pas relaté les aspects pouvant blesser certains protagonistes, par souci d'objectivité et pour éviter de fourbes vindictes. SVP, excusez-moi si j'ai commis des oublis ou si ma mémoire a parfois dérapé. Je me suis aussi appuyé sur des recherches historiques afin de dater certains événements et retrouver des images manquantes, à une époque pendant laquelle nous ne possédions pas de caméras électroniques.

Vous repèrerez peut-être des expressions aujourd'hui inacceptables ; cependant j'ai tenu à les garder dans « leur jus » pour conserver l'authenticité du moment. Il ne faut pas juger les actes au moment où ils sont commis avec la culture d'une date récente, car les mœurs, les us et les coutumes évoluent avec le temps, très lentement mais sûrement ; ce qui est la norme à un moment donné devient parfois inacceptable plus tard, ou le contraire : ne me jugez pas avec ce qui est écrit dans certaines de ces lignes ; elles ne représentent pas nécessairement mon état d'esprit présent.

J'ai volontairement ajouté quelques lignes sur des activités alors hors programme, qui font parfois partie de l'enseignement d'aujourd'hui. J'ai pensé que certains pourraient être intéressés, à titre de comparaison.

Pour faciliter la remontée dans le temps, j'ai divisé ce document en deux parties :

- Première partie : La classe maternelle et les classes primaires (1951 – 1957)
  - L'école maternelle Saint-Léon (1951-1953)
  - Le lycée François 1<sup>er</sup> (1953-1957) – L'école primaire
- Deuxième partie : Les classes secondaires et terminales (1957 – 1965)
  - Le lycée François 1<sup>er</sup> (1957-1961) – Les classes secondaires
  - Le lycée François 1<sup>er</sup> (1961-1964) – Les classes terminales
  - Le lycée Raoul Dufy (1964-1965) – Math Elem

Je vous invite à commencer à me suivre au début des années 1950.

## PREMIÈRE PARTIE : LA CLASSE MATERNELLE ET LES CLASSES PRIMAIRES

### L'école maternelle Saint-Léon (1951-1953)

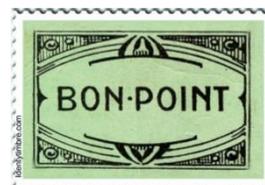


Juste après la guerre, nous habitons au 33 rue de Verdun, Le Havre, dans le quartier Montmorency d'où partait le fameux long escalier roulant, grimpant sur la côte. Mes parents avaient choisi de m'envoyer à l'école maternelle du quartier Saint-Léon, la plus proche de notre domicile. J'ai peu de souvenirs de cet établissement car j'étais bien jeune à l'époque. C'était une petite école maternelle mixte avec quelques institutrices, très aimées des parents, particulièrement gentilles avec les enfants.

Mademoiselle Janine était mon institutrice et je l'aimais bien, surtout lorsqu'elle me donnait des « Bons Points », récompense suprême si on répondait correctement aux questions ; ces bons points avaient l'apparence de tickets de cinéma et avec plusieurs d'entre eux, la maîtresse nous donnait un buvard comportant des inscriptions commerciales, la publicité



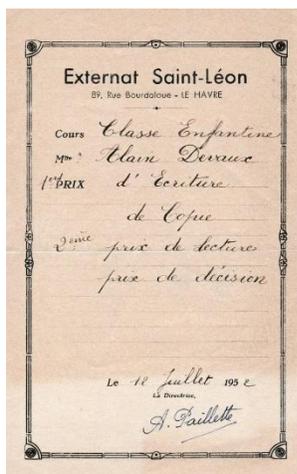
de l'époque pour les enfants. On recyclait déjà : les Bons Points obtenus devaient être retournés pour être ensuite redistribués (certains inscrivaient un petit sigle au cas où on leur redonnerait le même ; que ne feraient pas les chenapans pour se distraire).



Nous apprenions à écrire à l'encre, en utilisant des plumes Sergent-Major ; bien évidemment nous étions tout à fait capables d'étaler de gros pâtés sur le papier ; mais les dégâts étaient toujours plus importants le jour du remplissage des encriers. Imaginez des enfants de 5 ou 6 ans manipulant des pipettes d'encre noire ou bleue pour verser l'encre dans des récipients comportant un petit trou d'un centimètre de diamètre.



La cérémonie de remise des prix était certainement le moment important de l'année pour les parents. Je crois que tous les enfants repartaient avec un prix ; le plus comique dont je me souviens fut le Premier Prix de Gymnastique sur les Bancs (pas attribué à ma pomme). J'ai quand même eu droit à un premier prix de Copie et un 2<sup>ème</sup> prix de Décision - j'apprécie ce 2<sup>ème</sup> prix mais je ne sais pas quoi penser du premier. Cet événement avait un caractère social non négligeable pour les parents : ils avaient alors l'occasion de rencontrer d'autres personnes souvent utiles dans leur vie professionnelle. Oui, il y avait encore pas mal de piston dans l'air ; on pouvait vraiment dire qu'à ce moment ce n'était pas tant ce qu'on connaissait qui était important mais qui on connaissait. Il faut rappeler que beaucoup de parents avaient dû interrompre leurs études à l'âge de 16 ans à cause de la guerre et, au cours de cette période difficile, ils s'étaient rendu compte que les amitiés entre personnes permettaient de se protéger et d'avancer dans la vie. Les usages changent avec le temps, en bien ou en mal ?



### Le lycée François 1<sup>er</sup> (1953-1957) – L'école primaire



Mon premier contact avec le lycée François 1<sup>er</sup> fut la classe de 10<sup>ème</sup> (1953-1954) dont l'instituteur était Monsieur Bénard. L'entrée des classes primaires était située au fond de la rue Baudin, une impasse qui ne facilitait pas les prises en charge des écoliers par leurs parents ; c'était toujours la cohue à 16h30, au moment de la sortie : chaque mère voulait récupérer son petit aussi près de la porte que possible.

Tout au long de ma scolarité j'ai profité du covoiturage : la plupart du temps, mon père nous accompagnait en voiture pour 8 heures le matin et 14 heures l'après-midi, en prenant au passage d'autres élèves dont nous connaissions les parents. À midi mon père nous reprenait devant le temple protestant où nous nous abritions dans le parvis couvert s'il pleuvait (il y a maintenant des grilles empêchant d'entrer sous ce parvis). À 16 heures 30 ma mère ou une de ses amies nous reprenait rue Baudin et nous déposait juste devant chez nous. À partir de l'âge de 11 ans je rentrais à pied jusque chez moi, une balade de 3 kilomètres avec deux autres amis de ma classe ; ils sont devenus mes meilleurs amis et il nous est arrivé au cours du trajet de faire des bêtises sur lesquelles je ne m'étendrai pas.

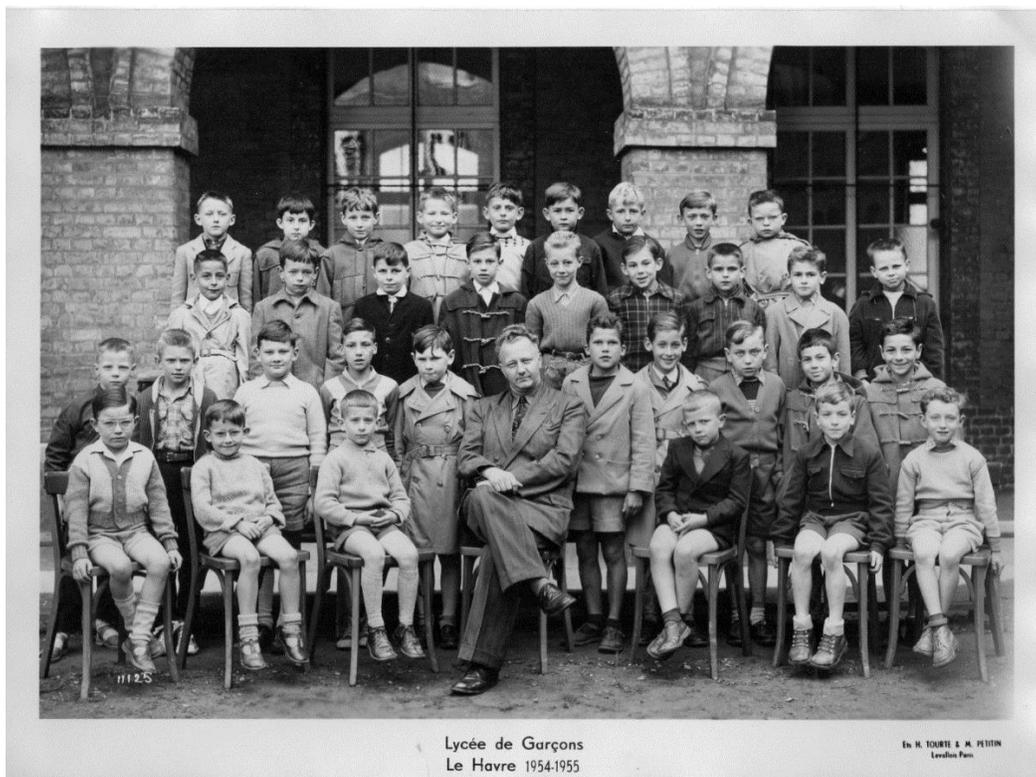
**Monsieur Bénard** était un très bon instituteur, particulièrement sévère. Je l'ai vu fesser un élève sur ses genoux, après l'avoir déculotté. Les châtiments corporels alors tolérés, semble-t-il, n'étaient cependant pas fréquents ; le pire qui pouvait nous arriver était d'être mis au coin au fond de la classe, debout, face contre le mur, jusqu'à la fin du cours ; humiliation suprême. Sans commentaire. Ça ne m'est jamais arrivé car je me tenais à carreau (on se demande bien pourquoi).



En 1954, Pierre Mendès France, alors Président du Conseil, a institué la consommation quotidienne d'un verre de lait à tous les élèves. Nous nous rendions en rang au réfectoire à 16 heures, juste avant la sortie ; on servait alors à chacun un verre de lait chaud, avec la crème dessus. J'avais horreur de ce breuvage et de l'odeur du lait chaud dans cette cantine. Lorsque les professeurs ne me regardaient pas, je donnais mon verre à d'autres qui adoraient le lait - les professeurs nous surveillaient effectivement pour assurer la prise de ce verre de lait. La mesure était destinée à mieux nourrir les écoliers et à empêcher l'alcoolisme ; on disait qu'en Normandie, certains mettaient un peu de Calvados dans les biberons - je n'ai jamais vérifié mais je n'en serais pas très étonné.

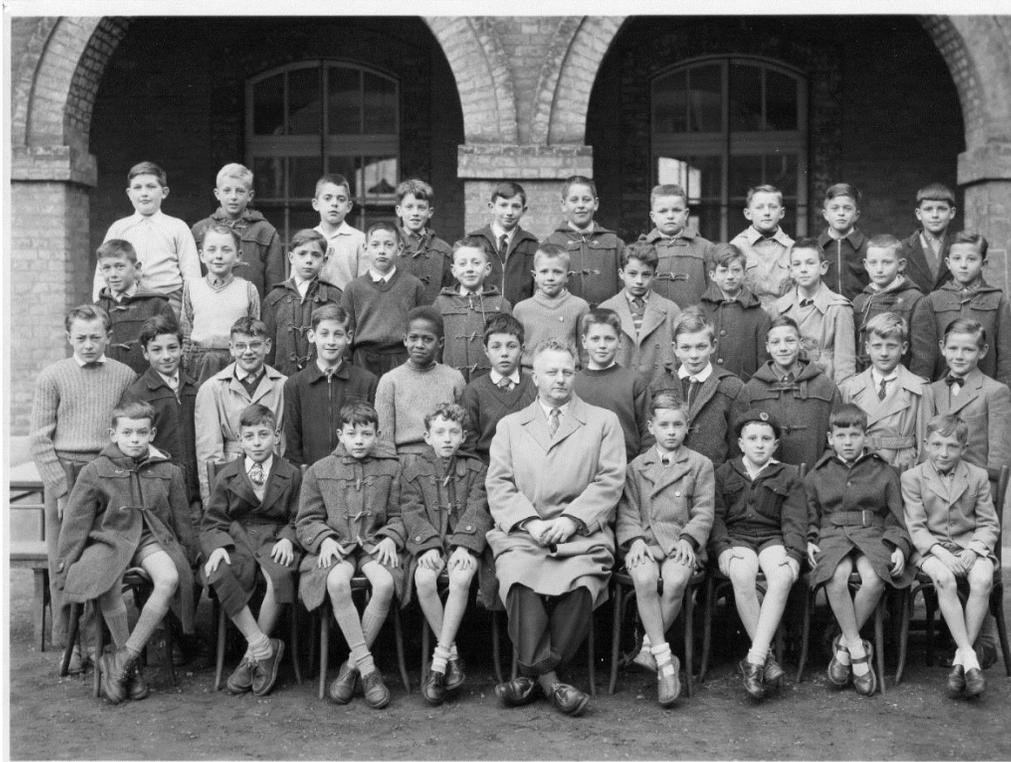


J'ai retrouvé Monsieur Bénard comme instituteur en classe de 9<sup>ème</sup>, l'année suivante (1954-1955). Il n'avait pas changé, les élèves non plus : nous étions toujours une bonne quarantaine, car, à cette époque les classes étaient surchargées à la suite du baby-boom de l'après-guerre. Je ne me souviens pas en avoir souffert et je dirais même que, lorsque des jeux étaient organisés en classe, les équipes étaient nombreuses (8 personnes sur 5 colonnes), rendant la compétition plus captivante.



**Madame Lacroix** fut mon institutrice en classe de 8<sup>ème</sup> (1955-1956). J'ai peu de souvenirs de cette classe très tranquille dont la maîtresse était charmante, aimée par tous les élèves. Quel changement par rapport à Monsieur Bénard ! c'était un havre de repos.

Ce repos n'a duré qu'un an car en classe de 7<sup>ème</sup> (1956-1957), j'ai retrouvé Monsieur Bénard comme instituteur. Il n'avait pas changé ses méthodes et il avait fait sa réputation au lycée. Il nous a sérieusement préparés aux classes secondaires, un bon départ avant d'affronter les grands, en quelque sorte.



Sur ces photos, on peut noter que la plupart des enfants étaient en culottes courtes ; les écoliers commençaient à revêtir des pantalons entre 12 et 14 ans : le passage de l'enfance à l'adolescence. Je crois qu'il ne serait venu à personne de porter des pantalons à cet âge.

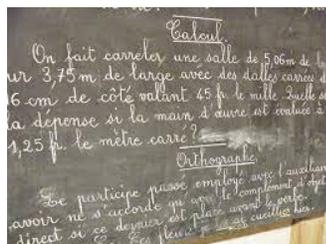
**La panoplie de l'écolier en classe primaire** consistait essentiellement en une blouse grise, un cartable, en cuir de préférence, une ardoise et quelques craies, un plumier contenant des crayons de papier, un porte-plume et quelques plumes, une gomme et un taille-crayon. Les élèves accrochaient leurs blouses sur les porte-manteaux dans le couloir en quittant les cours et les enfilait à nouveau le lendemain matin ; je ne me souviens plus de la fréquence de lavage des dites blouses, mais elles semblaient à peu près propres et en bon état, malgré des cours de récréation parfois agitées. Chaque semaine nous avions droit à une séance de taillage de crayon avec le taille-crayon à manivelle de la classe, solidement fixé au bureau du professeur. Il ne faut pas oublier de mentionner le fameux « cahier de texte », dans lequel l'écolier inscrivait les devoirs à rédiger et les leçons à apprendre pour les jours suivants.





Chaque écolier devait apporter, dans son cartable, chaque jour, les livres et les cahiers correspondant aux enseignements prodigués. Les élèves ne disposaient pas de casier pour y entreposer ce matériel. Les cartables étaient lourds et leur contenu était trempé en cas de fortes pluies.

### Le matériel disponible pour les instituteurs



À cette époque, les classes ne disposaient pas de tableaux blancs ni de markers ; le professeur inscrivait le contenu de son enseignement sur un grand tableau noir, avec des craies blanches, ou de couleurs si besoin était ; ce tableau était accroché au mur derrière le professeur, qui devait donc tourner le dos aux élèves lorsqu'il y écrivait ; inutile de préciser que certains écoliers en profitaient pour chahuter ou discuter entre eux, sans être vus. Le professeur utilisait un chiffon pour essuyer le tableau et parfois une éponge humide, pour s'assurer que le tableau était proprement effacé ; il demandait souvent à un élève de nettoyer le tableau pour lui, ce qui était souvent un honneur et non une punition pour celui qui avait été choisi.



### Conclusion

À la fin de ces classes primaires j'avais tout juste 11 ans pour aller à l'école « des grands » ; je ne me souviens pas avoir éprouvé la moindre anxiété durant les vacances scolaires ; j'étais prêt à affronter cet univers nouveau, ayant assez bien réussi durant ces premières années de scolarité, en arrivant parmi les premiers de ma classe chaque année.

## DEUXIÈME PARTIE : LES CLASSES SECONDAIRES ET TERMINALES

Après une période de coconnage dans les classes primaires, c'était le monde des grands qu'il me fallait aborder. On m'avait prévenu, tout serait différent : finis les instituteurs et les classes uniques ; maintenant nous aurons des professeurs pour chaque matière et nous devons souvent changer de lieux de classe. Je n'ai pas souvenir d'avoir passé des vacances anxieuses, trop content d'entrer en sixième, ni même avoir d'autres souvenirs de cette époque.

### Le lycée François 1<sup>er</sup> (1957-1961) – Les classes secondaires



Le passage aux classes secondaires était physiquement évident, puisque, désormais nous entrions chaque matin par la grande porte du lycée, située au 2 rue Ancelot (qui porte maintenant le nom de rue Jean-Paul Sartre). Le Proviseur, Monsieur Malrieux, était toujours présent aux entrées et sorties, à la porte. Il semblait connaître chacun d'entre nous par notre nom ; il fallait le saluer en arrivant en n'oubliant surtout pas d'enlever notre casquette ou notre bonnet ! Il n'hésitait pas à dire aux élèves avec des cheveux trop longs à son goût: « *Demandez à votre père de l'argent pour aller vous faire couper les cheveux* » (on n'en était pas encore à la mode hippie à ce moment-là). Tous les parents l'appréciaient beaucoup car ils le pensaient juste. Monsieur Croquelois lui a succédé ; il était plus distant avec les élèves. J'avais noté chez lui ses chaussures bicolores, blanc et marron (c'est toujours bizarre les souvenirs qu'on associe à une personne).

Quand nous entrions par la porte principale du Lycée du 2 rue Ancelot, nous passions devant le Monument aux Morts, sculpture en marbre d'Alphonse Saladin, artiste havrais. Une cérémonie avait lieu chaque année, le 11 novembre, en mémoire des élèves et professeurs du Lycée qui étaient morts à la guerre et dont les noms étaient gravés sur le monument. Je ne me souviens plus comment étaient choisis les élèves qui devaient y assister, en plus du proviseur, du censeur, du surveillant général et de ceux représentant les autorités de la ville du Havre et du département.



## La classe de 6<sup>ème</sup> avec Monsieur Moulis (1957-1958)

À cette époque le lycée avec créé des classes dites « pilotes », dans lesquelles devaient séjourner les meilleurs élèves des classes précédentes avec des professeurs triés sur le volet. Il y avait une sixième et une cinquième pilotes auxquelles je fus affecté. Ces classes ne comportaient pas plus de 30 élèves. Ce traitement de faveur m'a permis de participer à des projets inhabituels, comme par exemple, une visite sur site de la ville de Lillebonne ; notre trio rédigea un rapport écrit à la main, bien sûr, et comportant des morceaux de laine pour relier une carte aux édifices que nous avons visités ; toute ma vie j'ai conservé ce rapport qui m'a suivi avec mes déménagements successifs.

Monsieur Moulis en classe de 6<sup>ème</sup> puis Monsieur Deschamps dans la classe pilote de 5<sup>ème</sup> furent mes professeurs principaux. Malheureusement je ne possède pas de photos de classe jusqu'à celle de classe de 1<sup>ère</sup>. Mes souvenirs de cette période sont assez vagues : j'ai cependant quelques réminiscences de cours très chahutés par les adolescents un peu stupides que nous étions à cet âge, sans compter l'effet d'entraînement utilisé inconsciemment par les élèves les plus agitateurs.

Les classes étaient organisées en « modernes » et « classiques » : la section classique comportait du latin, la section moderne une langue vivante supplémentaire. Mes parents avaient choisi la version classique mais j'étais absolument nul en latin. Je me souviens de Monsieur Vialas, ce professeur de latin qui sentait très fort la fumée de cigarette ; il fumait même en classe, ce qui était autorisé ... peut être. Ma tante s'efforçait de me faire progresser le dimanche matin, en vain : ces cours particuliers étaient pénibles pour nous deux : moi parce que ça m'enlevait une période de jeux, ma tante parce qu'elle s'arrachait les cheveux.



**Le BEPC** - Tout ayant une fin, les classes secondaires s'achevaient avec un examen, le Brevet d'Études du Premier Cycle (BEPC), avant de passer en classes terminales. Ce diplôme était essentiellement destiné à ceux qui voulaient arrêter les études et partir travailler ou s'engager dans un centre d'apprentissage. Certaines professions embauchaient aussi directement avec ce diplôme. Il n'était pas indispensable de réussir cet examen pour passer dans les classes terminales et une petite minorité d'élèves s'abstenait. La grande majorité s'y présentait en guise d'entraînement pour le

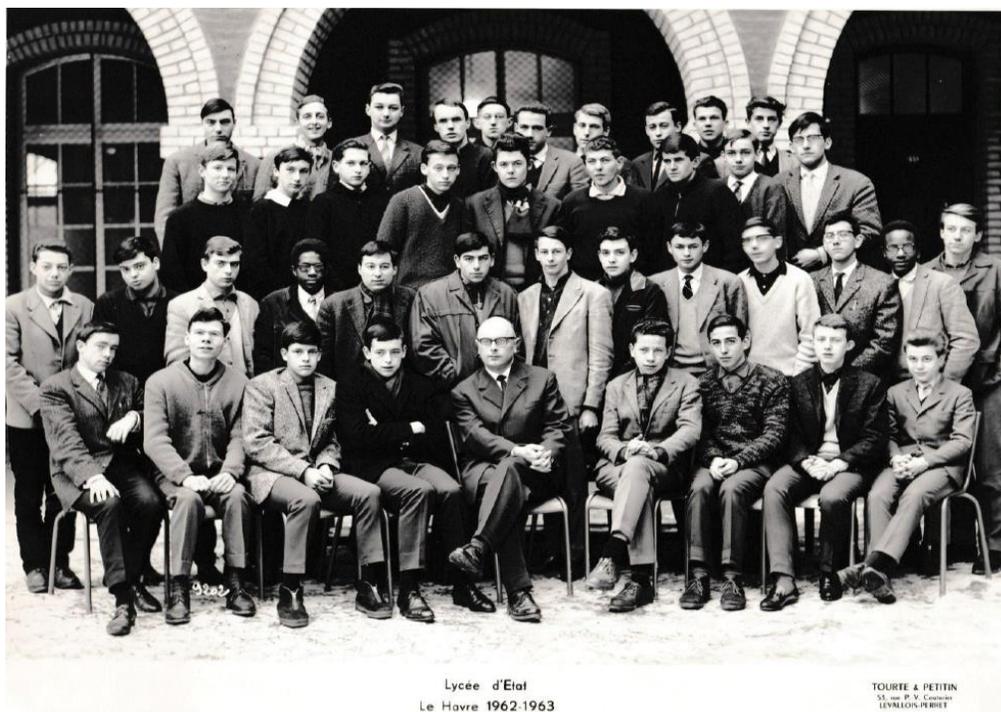
baccalauréat, trois ans plus tard. J'ai obtenu mon BEPC et mes parents et grands-parents m'ont offert des cadeaux ; je n'avais pas complètement perdu mon temps en m'inscrivant à cette épreuve.

### **Le lycée François 1<sup>er</sup> (1961-1964) – Les classes terminales**

À la fin de la classe de troisième, vue l'étendue des dégâts, je suis passé dans la section « moderne », ce qui n'a pas nui à mon instruction, puisqu'alors nous étions obligés d'ajouter une deuxième langue vivante à notre cursus, de toute manière. On avait choisi l'allemand pour moi, mais le professeur, Monsieur Jeanne, ayant été si détestable à mon égard dès le tout début des cours, je n'ai jamais su parler ni écrire l'allemand ensuite. L'expérience m'a appris que ça ne m'aurait servi à rien d'ailleurs.

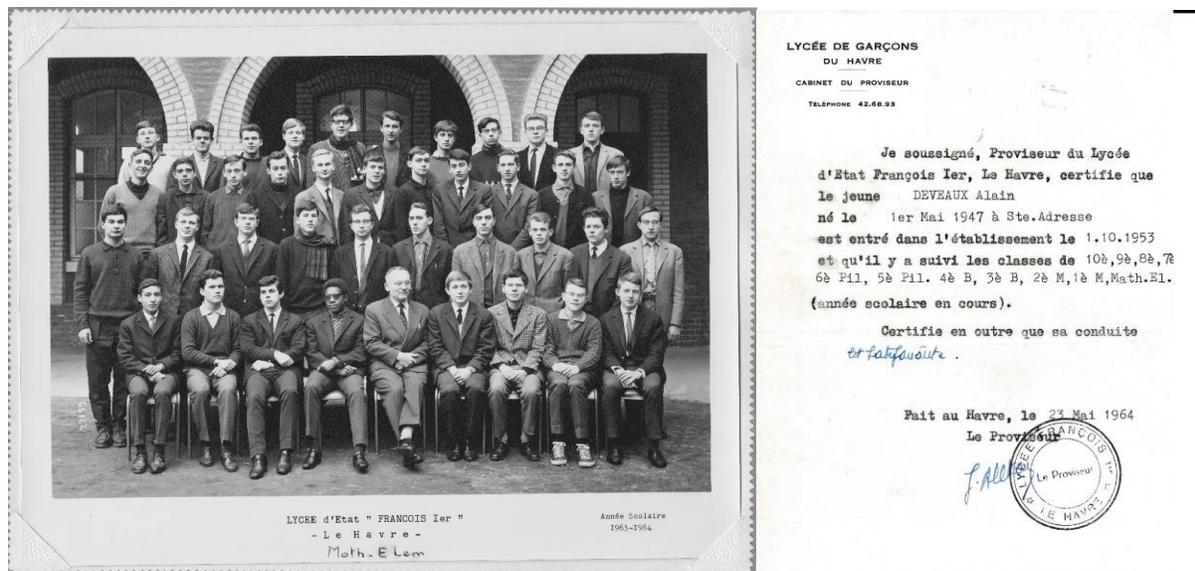
Sans latin, ma bête noire, j'ai pu me consacrer aux autres matières, sans pour autant les dominer vraiment. Nous ressentions cette supériorité que nous conférait le fait d'être en terminale : il n'était plus question de jouer dans la cour des petits, si j'ose dire, bien que tous n'avaient pas la même maturité : plus question de porter des culottes courtes alors !

### **La classe de 1<sup>ère</sup> avec Monsieur Savalle**



### **La classe de Mathématique Élémentaire avec Monsieur Mercier**

C'est en classe de Mathématiques Élémentaire, avec Monsieur Mercier comme professeur de mathématiques que j'ai achevé mes brillantes études au lycée François 1<sup>er</sup>. En effet, ayant dû subir une opération de l'appendice en urgence à la fin du premier trimestre, j'ai effectué une longue période de convalescence au deuxième trimestre, me forçant à redoubler au Lycée Raoul Dufy, par manque de place au Lycée François 1<sup>er</sup>.



J'ai rassemblé ci-après des commentaires généraux sur les principaux intervenants, certains professeurs, et les activités durant ces années au Lycée François 1<sup>er</sup> en classes secondaires et terminales.

**La Gym** – Nous avions deux fois une heure de cours d'éducation physique par semaine. Nous nous changions dans le gymnase en accrochant nos affaires aux porte-manteaux disposés tout autour de la salle ; pas de vestiaire, pas de douche. Le gymnase était assez bien équipé (barres parallèles, espaliers, portique, cheval d'arçons, tapis, poids et haltères, ballons) ; j'appréhendais toujours de monter à la corde lisse car j'en étais absolument incapable et le professeur insistait toujours, ce qui m'horripilait et m'humiliait face aux autres. Nos professeurs nous emmenaient chaque semaine pour effectuer trois heures de sport l'après-midi, soit au stade de football du HAC (à la Cavée Verte), soit à la piscine municipale du Cours de la République. J'aurais tellement préféré qu'on me laisse aller jouer au tennis durant ces heures que j'abhorrais.

**La cour de récréation** était bitumée et comportait de nombreux platanes, suffisamment espacés pour qu'ils puissent faire office de poteaux de but, lorsqu'il nous arrivait de jouer au football durant les cours d'éducation physique. Un terrain de sport jouxtait cette cour de récréation ; nous disposions alors d'une piste pour courir le 60 mètres et d'un bac à sable pour les exercices de saut en hauteur (un élastique entre deux montants). Je n'aimais aucun de ces sports et ne les pratiquais que pour obtenir les notes indispensables afin de quantifier nos aptitudes physiques.

Parmi les jeux préférés des élèves lors des récréations, je peux en citer trois dont je me souviens :

Les « Jeeps » (on les appelait parfois les « tanks » - il existe d'autres noms sans doute) : chaque Jeep se composait de deux élèves côte à côte, se tenant par le coude et d'un élève derrière les tenant par la ceinture ; il fallait foncer sur les autres Jeeps pour les faire tomber. Évidemment ceux qui souffraient le plus étaient les deux élèves du devant, le chef étant derrière ; des combats, parfois organisés en équipes, s'engageaient fréquemment durant les récréations. C'était d'ailleurs lorsque ça se passait mal que le surveillant général ouvrait sa fenêtre pour faire cesser le tumulte (voir plus loin).



Beaucoup plus calmement, nous pratiquions le jeu de billes : à l'intérieur d'un triangle tracé à même le sol, chacun y disposait le même nombre de billes. Avec un « caille » (grosse bille), derrière une ligne tracée au sol par le gagnant de la précédente partie, chaque participant, à tour de rôle s'efforçait de déloger ces billes, hors d'un triangle également tracé au sol, et en prenait possession. La mise de fond s'exprimait en nombre de billes ; elle devait être la même pour chaque participant, l'adresse permettant de s'enrichir pour gonfler le sac de billes dont chacun était fier. Je ne me débrouillais pas trop mal à ce jeu, sans tricher.

Les élèves vraiment très calmes jouaient aux osselets : les deux adversaires s'asseyaient par terre, jambes croisées ; ils lançaient les osselets (en plastique ou en aluminium) à tour de rôle, en commençant par un osselet puis deux, trois etc. et devaient tous les rattraper sur le dos de la main ; le gagnant était celui qui parvenait à mettre le plus d'osselets sur le dos de sa main. Il n'y avait pas de gain dans cette affaire, sauf si les adversaires en décidaient autrement avant le jeu ; l'un d'entre eux pouvait alors perdre son jeu d'osselets. Nos règles étaient simples ; certains les compliquaient un tant soit peu selon leur degré d'adresse. Mon score était moyen.



**Le préau** était situé au fond, à droite de la cour de récréation, pour nous y abriter en cas de pluie ; c'était aussi là que les fumeurs s'y cachaient. Perpendiculairement à ce préau, se trouvaient des latrines particulièrement infectes, avec des urinoirs qui n'en pouvaient plus, aux odeurs putrides et des toilettes avec des cuvettes à la turque, aux verrouillages incertains ; j'évitais d'aller dans cet endroit, à cause de l'odeur et aussi parce que des petits malins s'amusaient souvent à pousser les élèves dans les urinoirs. Je suis ravi de n'avoir pas trouvé de photos de cet endroit répugnant sur la toile.

**L'infirmerie** - Nous adorions tous Madame Chalaire (orthographe à confirmer), l'infirmière du Lycée, car elle savait nous consoler lorsqu'on se blessait. On y appréciait presque l'odeur de l'éther. Nous devions impérativement fréquenter l'infirmerie, au rez-de chaussée de la cour d'honneur, pour la visite médicale obligatoire annuelle. Lors d'une de ces visites médicales, à l'âge de 12 ans, le médecin a détecté une perte de ma vue ; c'est depuis cette époque que je porte des lunettes. Ces visites assez rudimentaires à cause du matériel limité, ont permis aux élèves de s'affranchir des maladies les plus graves. Ce dispensaire effectuait également les cutis et les vaccins obligatoires, tel le BCG (Bacille Calmette Guérin, contre la tuberculose). Nous passions aussi une radiographie des poumons annuellement, dans un camion contenant le matériel nécessaire. Nous étions donc relativement bien suivis sur le plan médical tout au long de l'année.

**La Bibliothèque** était située un peu à l'écart des bâtiments d'enseignement ; on m'en avait dit beaucoup de bien, mais je n'y suis jamais allé. Je n'en ai fait la connaissance que récemment lors d'une journée du Patrimoine National et ensuite aux réunions d'anciens élèves. Elle avait alors subi des modifications substantielles avec la rénovation du Lycée.

**Les rampes d'escalier** étaient pourvues de petites boules espacées de deux mètres environ pour empêcher les élèves de descendre à califourchon sur la rampe, en risquant de tomber dans la cage d'escalier. Cette installation dissuadait beaucoup d'élèves de descendre de cette manière, mais pas certains « courageux », à leur grand regret.

**Anatole** – Dans la classe dédiée aux sciences naturelles, deux personnages attiraient l'attention : Anatole (ou Oscar pour certains), le squelette, pas toujours bien accroché ; je n'ai jamais su s'il s'agissait d'un véritable squelette humain ou d'une reproduction faite de résine. Et un écorché, modèle



anatomiquement réduit à un mètre de haut, montrant toutes les veines et les organes de l'intérieur de l'être humain ; il impressionnait beaucoup d'élèves.

**La panoplie de l'élève en classe secondaire** était quelque peu différente de celle des classes primaires, puisque la blouse restait à la maison et que le plumier contenait en plus du porte-plume, des stylos billes, pas toujours bien vus par les enseignants. Les porte-plumes étaient toujours très individualisés, surtout par les parents : certains comportaient un piston ; il fallait les remplir à partir d'une bouteille d'encre à transporter avec soi (opération délicate) ; les autres, dits à cartouche étaient plus faciles d'usage puisqu'il suffisait de remplacer la cartouche vide par une cartouche neuve. La technologie évoluait avec le temps, déjà.



**Les demi-pensionnaires** (ceux restant à la cantine le midi) devaient apporter un rond de serviette ou une pochette contenant leur serviette de table, qu'ils laissaient dans un casier après leur repas et récupéraient au repas suivant.



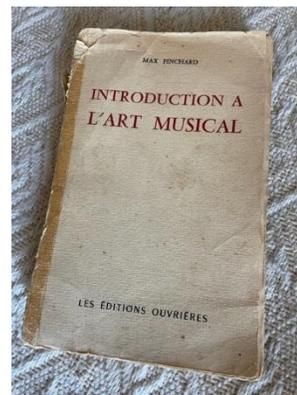
**Les trajets du domicile au lycée** – Comme dans les classes primaires nous allions de notre domicile au lycée essentiellement grâce au covoiturage et à la marche à pied. Certains prenaient le bus, le tramway ou le funiculaire pour se rendre chez eux. À 12 ans ma grand-mère m'a acheté un vélo chez *Laguin Sport*, rue Thiers : il était de couleur « bleu pétrole » c'est à dire vert émeraude et était équipé d'un dérailleur à 3 vitesses, d'un double plateau, de cale-pieds, d'un éclairage à l'avant et à l'arrière avec une dynamo entraînée par la roue avant, et de sacoches grises. J'ai ensuite hérité d'un vélo Solex motorisé. Je crois me souvenir qu'il existait un rack à vélo dans la cour d'entrée du lycée, sur la droite après les grilles, de l'autre côté du monument au morts. J'ai fait beaucoup de kilomètres sur ces engins, pas bien dangereux car la circulation automobile était faible à l'époque.



**Le Proviseur** était assisté d'un Censeur, Monsieur Rouxel et d'un Surveillant Général, Monsieur Pilet. Lorsque Monsieur Rouxel voulait voir un élève dans son bureau, situé sous les arcades, il l'interpellait avec cette phrase : « *Hep, vous là-bas* ». Ce n'était jamais bon signe. Je me souviens avoir été interpellé et, comme je gardais toujours le sourire dans son bureau, il me dit : « *Deveaux, vous êtes toujours en train de sourire, pourquoi ?* ». Je lui ai répondu quelque chose comme : « *De toute façon, quand on vient dans votre bureau, il vaut mieux garder le sourire, car on ne peut rien faire d'autre* ». Il s'est mis à sourire, ce qui était très rare chez lui.

**Le Surveillant Général** était très craint ; il n'hésitait pas à attraper un élève par son col lorsqu'il voulait le réprimander. Depuis les fenêtres de son bureau du premier étage, il observait toujours les récréations (matin et après-midi) car on voyait sa silhouette à travers la fenêtre. Il arrivait parfois que des élèves se battaient dans cette cour de récréation ; il ouvrait alors cette fenêtre à deux battants, tout le monde se dispersait, mais il avait déjà ses proies en tête et, de son doigt, leur demandait de monter dans son bureau. L'ouverture de la fenêtre était un événement rare et très redouté. Les élèves interpellés ne s'en sortaient jamais sans moins de deux heures de colle le jeudi (alors jour de congé hebdomadaire).

**Max Pinchard** était professeur de musique et l'un de mes professeurs préférés, sans doute parce que j'aimais beaucoup la musique. Malheureusement, les élèves le chahutaient souvent en cours. Il avait écrit un livre d'histoire de la musique, *Introduction à l'Art Musical*, publié aux Editions Ouvrières en 1957, que j'ai énormément apprécié dans les classes secondaires. Je me le suis procuré à nouveau, en occasion sur internet ; je me demande bien comment j'avais pu aimer ce livre car il est très complexe et ne semble pas du tout s'adresser aux néophytes que nous étions.



Sur un guide chant, petit harmonium, il pianotait des dictées musicales : j'étais totalement incapable de transcrire les notes sur les lignes des cahiers de partitions car je n'avais pas d'oreille ; j'ai appris plus tard que je n'avais pas de rythme non plus.

J'étais ravi lorsque nous écoutions des disques sur un électrophone ; à l'époque la qualité de cet appareil était loin de valoir celle des chaînes haute-fidélité d'aujourd'hui. Les deux morceaux qui m'ont le plus marqué furent *Pierre et le Loup* de Sergueï Prokofiev et *l'Apprenti Sorcier* de Paul Dukas. Ces pièces étaient très bien choisies pour nous, jeunes élèves, car elles associent des histoires à des instruments de musique ; on pouvait donc ensuite reconnaître ces instruments dans d'autres morceaux. Les élèves avaient une tendance à dormir ou à s'intéresser à autre chose durant les auditions ; pour pallier ces distractions, parfois bruyantes, il arrêtait l'électrophone et nous demandait de nous taire « par respect pour le compositeur ». Ceux qui dormaient reprenaient leur somme et les autres s'abstenaient de parler : la notion de respect semblait être bien imprégnée dans l'esprit des élèves, n'est-ce pas ?

Monsieur Pinchard était compositeur, mais lorsqu'on lui en parlait il était très timide. Je n'ai jamais rien su de cette partie de sa vie professionnelle, de sa bouche. L'an passé, à la bibliothèque Niemeyer, j'ai découvert un CD regroupant quelques-unes de ses œuvres ; je n'ai pas aimé cette musique, plus que très moderne, surtout à cette période. J'ai appris qu'il était devenu directeur de la maison de la culture du Havre, MuMa maintenant. Je suis ravi qu'il fut ainsi remercié pour tous ses efforts. Tout au long de ma scolarité je ne me souviens pas s'il y avait d'autres professeurs de musique au lycée François 1<sup>er</sup>.



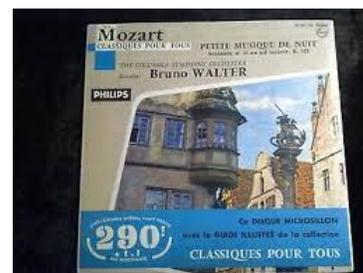
Monsieur Pinchard nous apprenait à jouer de la flûte à bec : c'était un instrument peu onéreux qui plaisait à la plupart des élèves en raison de sa facilité. Il s'est même occupé des achats d'instruments auprès d'un fournisseur allemand ; il s'impliquait beaucoup dans son travail. Je me souviens avoir pratiqué cet instrument avec assiduité et j'ai donné des petits concerts familiaux durant la période de Noël. Cela m'a aussi poussé à apprendre à jouer de la guitare ; j'étais modérément doué pour ces deux instruments et je n'ai pas poursuivi ensuite. Toutefois, la graine de la musique était plantée en moi et elle s'est considérablement développée tout au long de ma vie. Encore aujourd'hui, j'écoute chaque jour au moins une demi-heure de musique classique, tranquillement installé chez moi ; c'est à la fois agréable et relaxant.

Avec mes deux meilleurs amis, nous nous échangeons des disques de musique classique dès l'âge de 12 ans. Je possédais alors un tourne disque de la Guilde Internationale du Disque (GID) et je me suis ensuite acheté un électrophone stéréo Grand Prix toujours de la GID. Ils fonctionnaient avec des lampes et les branchements n'étaient pas toujours simples ; quant à la stéréophonie elle laissait à désirer, même en utilisant des diamants elliptiques, le nec-plus-ultra de l'époque.



Tourne disques GID ; Électrophone stéréo Grand Prix GID

J'ai appris à découvrir très tôt les œuvres de Joachim Rodrigo, en particulier le fameux concerto d'Aranjuez pour guitare et orchestre. Nous ne manquions pas d'acheter chaque année les microsillons promotionnels de Philips ou de Deutsche Gramophone, ce qui nous a introduits dans le monde de Mozart avec la Petite Musique de Nuit et de celui de Beethoven avec la 5<sup>ème</sup> Symphonie.

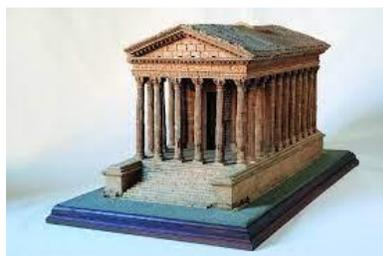


Notre magasin préféré était les Nouvelles Galeries, place Gambetta, car ils y vendaient des disques bon marché 33 tours, 30 cm pour 10 francs. On n'avait pas les moyens d'aller chez Desforges, Place Thiers, le disquaire de référence au Havre.

Nous nous repassions inlassablement ces disques dont la qualité était moyenne mais nous réjouissions pleinement. Il ne fallait pas me déranger dans ma chambre lorsque j'étais en train d'écouter des disques.

**Monsieur Giustiniani** était un professeur iconique : il enseignait l'anglais quand il ne faisait pas de la propagande pour ce qui était à l'époque l'URSS ; il était très impliqué dans l'association France URSS. Il s'occupait également de la salle de cinéma (160 places) située au dernier étage sous les combles. Voir plus loin « ma carrière théâtrale ». On n'apprenait pas grand-chose avec lui, mais on l'aimait bien. Et comme qui aime bien, châtie bien, on le bousculait un peu en cours lorsque sa propagande dépassait les bornes.

**Les travaux pratiques** - J'avais la chance d'exceller dans le domaine dit des « travaux pratiques » où l'on apprenait à travailler le bois et le fer. J'ai fabriqué un Drakkar avec du contreplaqué, une table basse en forme de haricot, très « art nouveau », avec du bois et du formica, entre autres. Les parents des élèves devaient parfois fournir la matière première ; souvent je venais en aide à quelques-uns pour le bois, puisque mon père travaillait dans une scierie. J'ai entretenu ces apprentissages tout au long de ma vie et j'ai même beaucoup apprécié le bricolage ensuite. Ce fut un type d'enseignement très profitable pour la plupart d'entre nous, quand bien même certains le dénigraient.

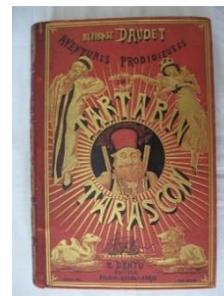


Nous avons aussi des travaux pratiques avec du carton et de la colle d'os, qui sentait particulièrement mauvais lorsqu'on la chauffait. Nous avons reproduit la Maison Carrée de Nîmes ; un gros travail pour une si petite reproduction. Dans cette même classe nous avons eu la possibilité de faire de la reliure ; je me souviens avoir relié un livre qui m'appartenait et que j'ai conservé puis perdu dans les déménagements successifs. Nous avons aussi fabriqué des petites maisons individuelles imaginaires que nous avons exposées dans notre classe : chacun avait fait sa petite maison miniature, à son goût. C'était charmant ; certaines maquettes ressemblaient à toute autre chose qu'une maison et nous en rigolions. D'excellents souvenirs ludiques dans cette classe pilote de 5<sup>ème</sup>.

En revanche j'étais nul en dessin et **Monsieur Richard**, notre professeur, me mettait toujours des notes abominables ; je ne le blâme pas car on nous faisait dessiner des bustes en plâtre et les miens ne ressemblaient à rien du tout : on n'aurait même pas pu identifier le buste si on l'avait présenté à côté de mon dessin. La seule fois où j'ai obtenu une bonne note (14 sur 20) c'est lorsque j'ai dessiné des formes abstraites

avec des couleurs vivantes ; j'étais à l'avant-garde de l'art contemporain sans le savoir !

**La cérémonie de remise des prix** au lycée François 1<sup>er</sup> avait lieu chaque année dans le gymnase. Les parents s'habillaient pour la circonstance en accompagnant leurs enfants. Les livres de prix étaient souvent remarquables et il m'est arrivé d'en recevoir plusieurs lors d'une même cérémonie ; j'en ai conservé un (Tartarin de Tarascon, Alphonse Daudet) qui semble avoir pris de la valeur car il se vendait en occasion sur Amazon pour 897€ en 2022 ! Certains recevaient même une véritable pile de livres avec un ruban



pour les tenir ensemble ; il nous fallait aller les chercher lorsque le censeur appelait notre nom : je me souviens d'un garçon, Jean-Pierre L., souvent premier prix de presque tout, en tout cas toujours Prix d'Excellence de sa classe ; chaque année à l'appel de son nom tout le monde avait le sourire aux lèvres, car il n'y avait pas de surprise. Je n'ai jamais eu connaissance de rancœurs à son égard ; nous vivions dans une époque où la concurrence n'était pas émoussée dans les esprits.

**Les fournitures scolaires** - Chaque année nos parents devaient acheter les livres de classe pour l'année suivante ; l'une des options était de les commander neufs chez le libraire, l'autre de les acheter d'occasion chez ces mêmes libraires, dans la mesure où les éditions n'avaient pas changé d'une année à l'autre - ce que les éditeurs ne se privaient pas de faire. Les librairies les plus connues sur la place du Havre pour effectuer ces transactions étaient la librairie Goux, rue d'Étretat, la librairie Dombre, place de l'hôtel de ville et la librairie Delahaye. À la rentrée des classes ces commerçants étaient pris d'assaut et comme leurs magasins étaient petits, il y avait souvent la queue dans la rue.

Comme si cela ne suffisait pas, il fallait attendre les premiers jours de la rentrée avant de connaître la liste des fournitures que les professeurs demandaient aux élèves d'apporter. C'était l'occasion d'une autre ruée chez les libraires, souvent en rupture de stock. Certains professeurs exigeaient des fournitures très singulières, parfois difficiles à trouver dans le commerce, rendant la tâche des parents encore plus difficile ... et la note salée.

**Les échanges d'élèves organisés par la ville du Havre** - Mes parents m'ont envoyé en *Exchange Student* à Southampton pendant 15 jours, car j'étais trop mauvais en anglais à la fin de la classe de 4<sup>ème</sup>. La ville du Havre organisait des échanges avec ses villes jumelles en Allemagne, Autriche, Irlande et Angleterre entre autres : une vingtaine d'étudiants environ (moitié garçons et moitié filles de 14 à 17 ans) se

rendaient pendant 15 jours en Angleterre chez leurs correspondants attirés. Durant le séjour on se retrouvait l'après-midi et plusieurs excursions en car étaient prévues (Londres, Brighton par exemple) ; puis les 20 correspondants venaient en France et séjournaient dans les familles françaises. Réunions l'après-midi et excursions : je me souviens d'une excursion mémorable à Paris sur laquelle je ne m'étendrai pas : il a fallu l'intervention des Pompiers de Paris, au nez et à la barbe des organisateurs, pour que certains rentrent dans leurs chambres par la grande échelle. Au Havre, les réunions avaient lieu à la salle François 1<sup>er</sup> ; une grande soirée dansante clôturait les séjours en Angleterre et en France, sans les parents. Les adieux s'éternisaient et étaient parfois larmoyants.



Ci-dessus, la partie anglaise de mon *Exchange Student Group*, en 1961. Mon correspondant s'appelait Graham ; c'est le premier garçon en partant de la droite. Il était insupportable, avait 17 ans, buvait beaucoup, fumait énormément et revenait ... parfois dormir à la maison. Nous n'avons pas entretenu de relation épistolaire ensuite. Ses parents étaient charmants ; c'était un fils adopté qui probablement cherchait encore sa voie. J'ai toujours beaucoup de plaisir à visionner le film « A nous les petites anglaises », qui se déroule à cette époque et dont les mœurs françaises et anglaises sont parfaitement bien décrites, et dont je peux attester pour certaines. J'ai réussi à faire quelques progrès en anglais grâce à cet échange.

**La religion au lycée** - Mes parents m'avaient inscrit aux cours de catéchisme : ils

avaient lieu dans les salles de classe du lycée, après les heures de cours. Le père Ricard puis l'abbé Lecœur assuraient les cours et officiaient chaque dimanche dans la chapelle située à côté du préau, dont l'entrée était rue Just Viel. Chaque année une procession à pied, en aube blanche, était organisée au moment de la communion solennelle et

de la confirmation des élèves, depuis cette chapelle jusqu'à l'église Sainte-Anne, où avaient lieu les cérémonies dans la matinée. Une autre procession avait lieu l'après-midi pour assister aux vêpres ; il faisait parfois chaud, au mois de mai, et nous avions en général bien mangé car les repas de communion étaient conséquents à l'époque. Les cadeaux reçus le matin faisaient partie des sujets de conversation entre les élèves. Beaucoup de parents organisaient ensuite une petite réception à leurs domiciles avec gâteaux et boissons non alcoolisées (pour les enfants).

**Ma carrière théâtrale (1960-1965)**

C'est au cours de ma classe de 3<sup>ème</sup> que je me suis intéressé au théâtre. En classe, j'étais plutôt doué en récitation et à la maison je m'amusa à faire des maquettes de scènes de théâtre en carton, assez réussies. Je ne me souviens plus qui m'a poussé à m'inscrire au groupe de théâtre du Lycée François 1<sup>er</sup>. Il s'agissait alors de présenter une scénette à la Fête du Lycée, qui se déroulait au Petit Théâtre de la rue du Général Sarrail au Havre.

Monsieur Denize, professeur de mathématiques, féru de théâtre, était le meneur de cette activité. Il choisissait les pièces et nous les faisait répéter, au moins une fois par semaine. Plus tard il a fondé une troupe amateur, Le Manteau d'Arlequin, qui donne encore des représentations. Il se trouvait que la famille Denize habitait en face de chez nous.

Pour cette occasion, le 30 mai 1962 la petite pièce choisie, *Le Chapeau de Fortunatus* était une farce de 1712 en un acte et six scènes de Monsieur Gueulette, dans le style de la *comedia del arte* italienne. J'y tenais le rôle principal du Maître et je devais commencer par un « Par la morbleu » très puissant. La pièce durait une vingtaine de minutes et nous avons été fortement applaudis. Les journaux locaux *Le Havre* et *Le Havre Libre* ont même fait l'éloge de mon interprétation, ce dont je n'étais pas peu fier. Le costume avait été

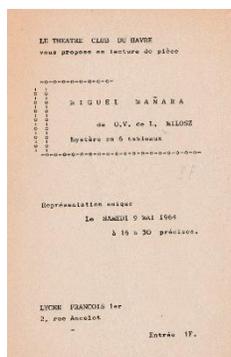


taillé sur mesure et le chapeau était singulièrement grand (voir photo Polaroid prise en 1962).

Pour la fête du lycée du 22 mai 1963, Monsieur Denize avait choisi un extrait de la pièce *Les Sonderling* de Robert Merle, dans laquelle je jouais le rôle de Balthazar, un énigmatique professeur de mathématique. Nous avons aussi eu beaucoup de succès cette fois-là. Pour ces circonstances, les élèves confectionnaient des programmes à la main sous la conduite de leurs professeurs de dessin (voir ci-après).



J'ai continué à faire du théâtre au Lycée ensuite, sous forme de lecture de pièces. Nous étions une dizaine d'acteurs amateurs, choisissons une pièce et nous distribuions les rôles entre nous. Nous jouions dans la salle de cinéma du Lycée François 1<sup>er</sup>, sous les toits, sans fenêtres, avec des rangées de banc en bois notamment inconfortables, devant la salle pleine avec environ 180 personnes. Sur la petite scène nous disposions des chaises et nous nous habillions tout en noir : on ne discernait donc que nos visages sous les projecteurs.



La règle était que nous nous tenions debout lorsque nous devions être sur scène et nous lisions les textes afférant à nos rôles respectifs. Lorsque nous n'étions pas censés être sur scène, alors, on s'asseyait. Nous n'avions pas besoin d'apprendre les textes par cœur car nous disposions des livrets entre nos mains. Je me souviens d'avoir joué dans *Les Justes* d'Albert Camus, *L'Opéra de Quat'Sous* de Berthold Brecht, *Miguel Mañara* une pièce de Czesław Miłosz et une autre pièce de Marcel Aymé dont je ne me souviens pas du titre. Nous avons

beaucoup de succès : la salle était toujours pleine à craquer, strapontins et allées remplies par les élèves, qui payaient 1 franc (de l'époque) symbolique pour les frais d'électricité et l'entretien de la salle, nous disait l'intendant de l'école.

En 1964 je me suis aussi inscrit pour jouer avec le Conservatoire du Havre, dans la troupe Le Tableau Gris. Nous avons monté *Le Songe d'une Nuit d'Été* de William Shakespeare. J'y jouais les rôles du tailleur et de la Lune, parce que je ne pouvais pratiquement pas bouger à cette époque, ayant subi une opération de l'appendice d'urgence en janvier. Parmi les autres acteurs du Lycée, je me souviens de Paul-Jacques G., Guy P. et Anny M. J'ai continué ensuite avec le Conservatoire, mais pas avec autant d'assiduité, car il fallait impérativement être reçu au baccalauréat pour aller en Math Sup ensuite. J'ai donc quitté ma carrière d'acteur en 1965.



J'aimais bien faire du théâtre, surtout lorsque la foule applaudit à la fin ou rit fort à une réplique. J'ai eu l'occasion de me faire quelques amis à cette occasion. En particulier j'ai joué avec Guy P., qui était déjà un de mes amis proches ; il s'est marié à Annie M., actrice qu'il a rencontrée au Conservatoire du Havre. Ils ont tous les deux fait carrière sur scène, Guy faisant beaucoup de commentaires dans les documentaires à la télévision. J'ai retrouvé Guy et Anny un jour où Guy jouait au Théâtre de l'Hôtel de Ville du Havre avec Line Renaud. Nous nous sommes retrouvés le lendemain pour un verre au Sublim's près des Halles ... quelques dizaines d'années après avoir quitté le lycée François 1<sup>er</sup>.

### **Le lycée Raoul Dufy (1964-1965)**

J'ai donc repiqué dans une classe du Lycée Raoul Dufy, avec une professeure de mathématiques extraordinaire, Mademoiselle Goux. Cette femme était réputée au Havre pour avoir d'excellents résultats au Bac ; elle s'occupait très assidument de toutes ses élèves et elle ne comptait pas son temps, en donnant des cours particuliers bénévoles à celles qui avaient du mal à suivre.

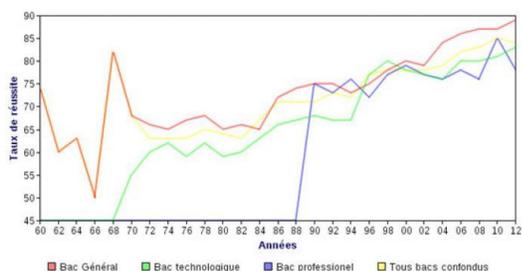
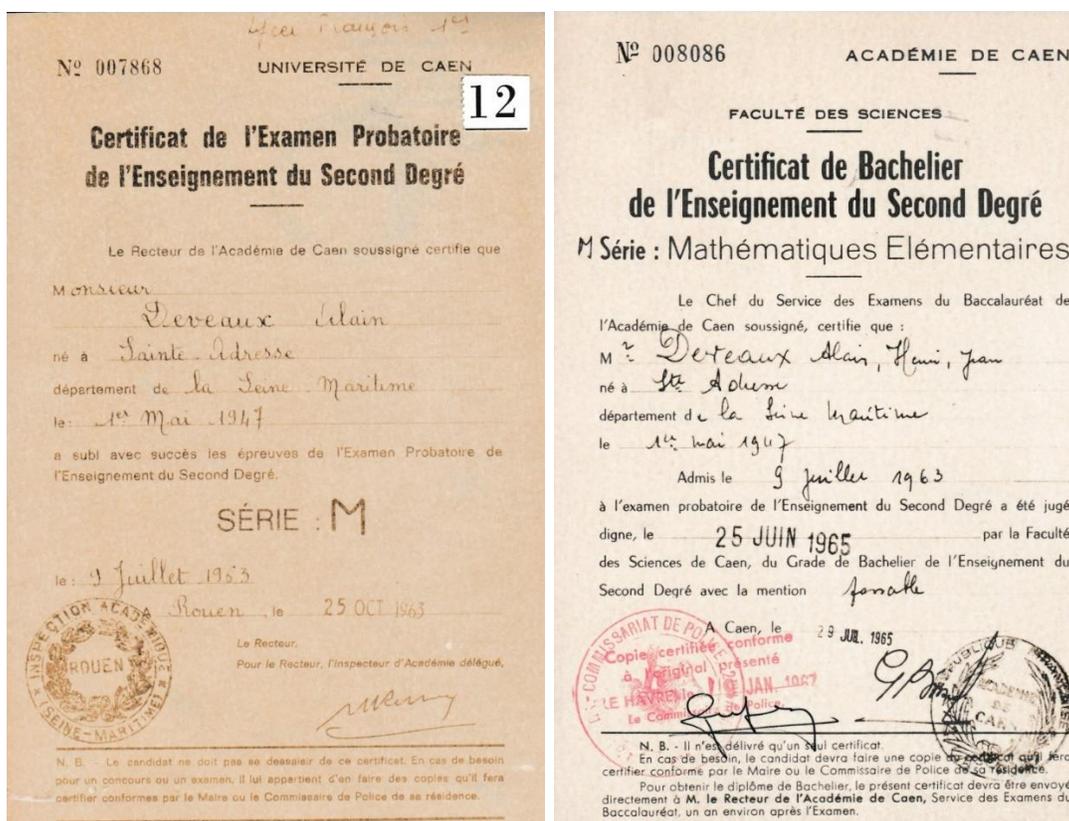
Ce qu'il faut ajouter c'est que le lycée Raoul Dufy était un lycée de filles, car à cette époque les écoles n'étaient pas encore mixtes. Sept autres de mes camarades d'infortune se sont retrouvés également dans cette classe, car il n'y avait pas assez de places au Lycée François 1<sup>er</sup> (de garçons) en 1964. Compte tenu de notre âge, 17-18 ans, la directrice a jugé utile de nous recevoir dans son bureau et elle nous a sermonnés d'un petit discours : il fallait avoir un comportement « irréprochable », car elle ne voulait pas d'histoires avec les nombreuses filles de son établissement. Il faut dire que l'année précédente une poignée de jeunes filles s'étaient retrouvées enceintes, alors qu'il n'y avait même pas de garçons dans l'école. Au milieu de toutes les filles nous étions sept garçons dont beaucoup n'avaient qu'une envie ... je vous laisse deviner, surtout au cours des années 60. Un mois après la rentrée, nous n'étions plus que six garçons, l'un d'entre eux, le playboy de la troupe ayant failli.

Durant cette même année scolaire, j'ai aussi suivi les cours de Mathématiques Supérieures au Conservatoire des Arts et Métiers, à raison de deux heures (18 à 20 heures) deux fois par semaine, donnés par Mademoiselle Goux. Cet exercice était destiné à me préparer aux classes préparatoires que j'envisageais l'année suivante. J'avoue que c'était un pensum car il y avait aussi des devoirs. Ces classes étaient destinées à des adultes très motivés qui reprenaient des cours pour progresser dans leurs vies professionnelles et travaillaient dur. J'étais fatigué ces soirs-là et j'appréciais le repas qui m'attendait à la maison.

### **Mon Baccalauréat (1965)**



J'ai passé le Baccalauréat Mathématiques Élémentaires (Math Elem) deux fois et ai été reçu la deuxième fois avec mention passable, c'est-à-dire avec une mention, même si elle n'était pas terrible. En janvier 1964, j'ai eu une appendicite et ai dû être opéré d'urgence à la clinique des Ormeaux. Je suis resté alité pendant un bon moment et ai manqué presque un trimestre au Lycée François 1<sup>er</sup>. J'ai raté mes épreuves du Bac cette année-là.



Je suis très perplexe en regardant les taux de réussite au baccalauréat ; en 1964 ils étaient aux alentours de 60% et en 2012 à près de 90%. On peut se poser la question de savoir si les élèves sont beaucoup plus performants maintenant ou bien si les professeurs sont meilleurs aujourd'hui, ou encore si on a

considérablement abaissé la barre du baccalauréat. Je penche pour la dernière hypothèse.

### En guise de conclusion sur mes années d'études au Havre

En lisant ces lignes, on se rend compte que bien des choses ont changé avec le temps et les évolutions de la technologie.

La journée d'un élève était interrompue pendant deux heures pour aller déjeuner ; il n'existait pas de cars scolaires pour assurer les trajets entre le domicile et l'école. La plupart des élèves faisaient le chemin en petits groupes ou bien avec leurs parents.

Sans m'en être rendu compte à l'époque, je m'aperçois rétrospectivement que la sociabilité entre les élèves était très forte : Comment me souviendrais-je des noms de tous mes camarades de la classe de 6<sup>ème</sup> autrement ? Je n'ai jamais ressenti de discrimination raciale durant mes années d'étude au lycée François 1<sup>er</sup>, ni dans d'autres établissements scolaires à l'époque.

À titre d'exemple, je tiens à mentionner que, sur mon lit à la clinique des Ormeaux pour une appendicite, alors que j'étais en Math Elem, beaucoup de mes camarades sont venus me rendre visite, y compris certains que je n'attendais pas du tout.

Un autre exemple me vient à l'esprit : les élèves se sont cotisés pour offrir un narguilé au chef de classe de cette Math Elem pour le remercier de ses services : c'était le début de l'époque des hippies ; ils se sont avérés être les artisans de mai 68 et je pense avoir eu la chance de faire partie d'une génération unique si j'en juge par ce qui s'est passé ensuite.

Les parents étaient aussi très impliqués dans la vie de leurs enfants et ils rencontraient régulièrement les professeurs, au parloir situé dans l'entrée, en face de la salle du gardien. Les rapports humains étaient profonds et sincères, malgré les difficultés parfois rencontrées ; je pense que mes camarades de l'époque qui liront ces lignes abonderont dans ce sens.

L'internet a probablement été l'un des facteurs clivants de notre culture, alors qu'on aurait pu penser le contraire, à cause de la facilité de communication que cet outil présente. C'est oublier l'anonymat derrière lequel les utilisateurs peuvent se cacher, en se croyant intouchables.

J'espère que les générations à venir trouveront leurs voies dans le monde chaotique d'aujourd'hui, comme tous mes camarades d'école ont su trouver les leurs.

Alain DEVEAUX

*Post Scriptum* : SVP, n'hésitez pas à partager vos commentaires avec moi, car cela me ferait plaisir de les connaître. Merci.